

Filiation et transmission : racines et flux.

Marie-Jeanne Gendron Garnier

Fédération des Ateliers de Psychanalyse, Séminaire-atelier « La psychanalyse et l'exogène »

4 avril 2026

Comme celles d'un arbre, nos racines témoignent de notre lien à la terre, quel que soit leur état et quel que soit celui du monde. Je m'appuierai sur cette image, en commençant avec l'écrivain et poète Francis Ponge, dans « *La fabrique du pré* »¹ quand il écrit : « Devenu un arbre [...] je me réveille au milieu de mes racines », avec « le bruit de la pluie [...] je marche à l'intérieur de moi-même comme à travers une vaste forêt vierge, envahie par ses ombres. » La sève circule des racines à l'arbre entier, comme le sang dans nos veines. Elle porte les désirs, les récits, les manques, la mémoire des élans et des blessures qui nous précèdent. Elle se tarit ici, puis renaît ailleurs, éventuellement à partir d'une souche. On le voit dans la forêt. En politique on dirait : pour le meilleur comme pour le pire.

Les biologistes nous rappellent que dans une forêt ravagée par un incendie, une tempête ou Tchernobyl, « ça » repousse, ce qui repousse n'est jamais identique mais vivant. Gilles Deleuze écrivait : « La vie ne cesse de circuler et de se transformer à travers les milieux où elle se déploie. »² Nos racines sont donc à la fois intimes et politiques. Notre éco-anxiété est légitime, qu'elle soit politique, économique, écologique ou sociale, intriquée dans des systèmes non seulement de croyances mais aussi religieux. Je pense aux orthodoxes de Poutine dont on ne parle plus en ce moment, ou aux évangélistes conservateurs fondamentalistes de Trump qui, entre deux de ses shows, lui mettent la main sur l'épaule.

Ce climat ne nous entoure pas seulement : il nous traverse. Nous sommes inscrits dans un déploiement. Penser la transmission ne commencerait-elle pas par reconnaître notre inscription dans une histoire bien plus vaste que la nôtre, dans le temps comme dans l'espace ? Dans cet espace-là, un équilibre fragile se joue entre ce qui nous ancre et ce qui circule. Si je m'inspire de Mauss, je dirais qu'il s'agit de l'articulation entre ce que nous donnons, recevons et rendons, consciemment ou à notre insu. Comment pouvons-nous nous enraciner, quand la terre tremble, se fissure et que nous sommes déstabilisés par les ondes sismiques sous nos pieds ? Quel acte politique l'analyste peut-il poser pour lui-même et pour ses patients, dans l'espace même de la séance ?

René Char, qui était résistant, écrivait : « Dans nos ténèbres, il n'y a pas de place pour la beauté. Toute la place est pour la beauté. »^{3 4} L'esthétique, du grec *aisthesis*, la manière dont nous sentons le monde, n'est pas une question d'apparence, mais de sensibilité et d'affectation par le monde. Se demander ce qui est beau est déjà un geste politique. Dès l'origine, le désir de vie s'accompagne du désir du beau, rappelle François Cheng^{5 6}. Cela peut être très simple : l'odeur du lilas au marché, la lumière qui traverse cette pièce, une peinture, qui est un langage ancien, une sensation sur la peau.

L'astrophysicien, Aurélien Barrau dans « *Trahir par fidélité* »⁷ se demande comment réenchanter le rapport au réel et promouvoir une science poétique dans laquelle la connivence

¹ Francis Ponge, *La Fabrique du pré*, Gallimard, 2021 (rééd.)

² Gilles Deleuze, *Le Pli. Leibniz et le baroque*, Éditions de Minuit, 1988

³ René Char, *Feuillets d'Hypnos*, 1946

⁴ Chez René Char, c'est un refus, il ne cède pas : chez lui, la beauté n'est pas ce qui embellit le monde, mais ce qui permet à l'humain de ne pas disparaître en lui.

⁵ François Cheng, *Cinq méditations sur la beauté*, 2006

⁶ Chez François Cheng, la beauté est résonance avec le monde, circulation.

⁷ Aurélien Barrau, *Trahir par fidélité- Contre la fin du monde avec Alexander Grothendieck*, Les Liens qui libèrent, 2020

entre l'objet et le penseur est remise au premier plan. Tout commence peut-être par là : dans une certaine attention à l'expérience sensible comme condition de transmission.

Récemment, en visitant l'exposition consacrée à Leonora Carrington au musée du Luxembourg, entre deux tableaux surréalistes, je me suis surprise à penser à une écologie particulière. Sans doute portée par ce que j'avais entendu pendant une quinzaine d'années, de la part de Jean-Claude Polack évoquant souvent Félix Guattari⁸, j'y ai vu une dimension possible de son écologie du désir : celle de la transmission psychique.

Leonora Carrington est une artiste visionnaire, marquée par la guerre, l'exil, la violence et le viol par un groupe de franquistes. Après ce viol, elle traverse un effondrement psychique suivi d'une hospitalisation en psychiatrie à Santander, en Espagne, en 1940, dans un contexte coercitif où elle a subi des traitements invasifs et traumatiques. Elle en parle dans son livre *Down Below*. Elle s'en échappe et plus tard, au Mexique, elle transmet à son fils Gabriel Weisz Carrington, la possibilité d'imaginer et de créer. Celui-ci rapporte que les récits de sa mère lui ont donné des outils pour inventer sa propre vision du monde et pour trouver sa place dans celui-ci, en tant qu'écrivain, poète, dramaturge...

Quand nos patients franchissent la porte du cabinet, il arrive qu'ils commencent par mettre leur téléphone sur silencieux ou retirer leur casque ou oreillettes. Parfois ils disent un mot du podcast qu'ils écoutaient, d'une musique, ou des informations. Dans ces moments-là, le monde entre d'abord. Et apparemment seulement, les parents, les frères et sœurs, ou les aïeux et les ancêtres attendent un peu. Mais, du côté de l'analysant comme de l'analyste, les générations précédentes peuvent être réveillées par l'actualité.

Le 11 septembre 2001, Clara m'annonce, qu'un avion a traversé l'une des tours jumelles du World Trade Center. L'évènement vient tout juste de se produire avant qu'elle n'entre en séance. Elle reste debout, sidérée, comme suspendue hors du cadre analytique. Ce moment produit une rupture de temporalité puis elle me dit : « Je viens de voir ça dans une brasserie, ça passe en boucle, à la télévision. » Elle se tient droite comme une tour qui ne sombre pas, elle se tait. Elle attend que je réalise, que j'atterrisse ? Clara s'allonge. Sur le divan, elle ne parvient pas vraiment à retrouver le fil de ses préoccupations névrotiques habituelles. Mais elle ne peut pas non plus entrer dans l'actualité : le choc produit une forme de sidération. Plus tard, je comprends que cet évènement mondial avait réveillé en moi une mémoire plus ancienne, logée dans mes propres racines : un autre effondrement, l'effondrement vécu par mes grands-parents maternels pendant la guerre, lorsqu'ils ont « tout perdu ». Certains de leurs enfants ont dû se cacher dans des granges, travailler très jeunes, dans des conditions précaires et dangereuses pour eux, d'autres ont été placés. Et ces histoires ont été racontées. Ainsi ce que nous écoutons et entendons nous transforme. Nos patients nous informent, nous forment et nous déforment en nous sortant du formatage. En rentrant chez moi, comme bien d'autres, j'ai regardé ces images en boucle, assistant à ce moment de bascule géopolitique majeur : une blessure narcissique des Etats-Unis d'Amérique mais aussi de l'Occident.

Aujourd'hui, les images ont changé mais nous ne sommes pas sortis de cette boucle, loin de là. Peu à peu, on constate que ces répétitions médiatiques produisent moins de récit que de sidération. L'historien et théologien Jean-François Colosimo, dans « *Occident, ennemi numéro un* »⁹, pense que nos sociétés « vénèrent la violence comme si par combustion, un monde nouveau allait s'en dégager ». En attendant, les tours continuent de s'effondrer. La

⁸ Félix Guattari, *Les trois écologies*, Éditions Galilée, 1989.

⁹ Jean-François Colosimo, *Occident, ennemi n°1 ?*, Albin Michel, 2024, 256 p.

réélection d'un président des Etats-Unis réfugié dans la toute-puissance le révèle et le confirme.

Dans « L'ère de la démesure : croissance et jouissance »¹⁰, Danièle Epstein évoque cette difficulté des sociétés contemporaines, à accepter la fragilité, la limite et la finitude. Aurélien Barrau propose de battre le capitalisme sur le terrain du désir. Il met en tension l'accumulation, l'expansion et l'immédiateté que privilégient nos sociétés, avec la limite, la responsabilité et la durée qu'implique la filiation. Nous venons tous de quelque part, nous transmettons quelque chose et nous ne sommes là que pour un temps. Il souligne une contradiction structurelle qui n'empêche pas que cela fonctionne certes, mais mal. La psychanalyste et l'astrophysicien sont d'accord sur ce point : la filiation implique l'acceptation de la limite. On transmet parce qu'on ne sera pas éternel. Engendrer, c'est reconnaître que l'autre viendra après nous.

La filiation rappelle que nous sommes des maillons, non des propriétaires absolus du monde.

Le capitalisme repose sur un imaginaire d'expansion indéfinie avec une croissance infinie dans un monde fini. Il entretient une illusion de toute-puissance. Le système économique ne tient pas seulement parce qu'il exploite mais aussi parce qu'il séduit : il façonne ce que nous trouvons désirable. Notre désir est capté, aimanté par la consommation, excité par la nouveauté et entretenu par l'insatisfaction. Paradoxalement, cet agencement désirant compromet les conditions mêmes de la continuité. La question devient alors celle de la transmission, ce que nous léguons aux générations suivantes, ce n'est pas seulement un nom, mais une manière d'habiter le monde¹¹.

Peut-être un peu plus nuancé, le biologiste et biophysicien Olivier Hamant, dans « *Antidote au culte de la performance, La robustesse du vivant* »¹² montre que si le tout performant est mortifère, la performance est parfois adaptée de manière nuancée et contextuelle, par exemple dans les situations d'urgence et, ce n'est plus le cas aujourd'hui, dans des milieux stables et abondants. C'est le tout de l'investissement sur la performance qui casse la circulation du vivant, selon lui. Il compare les mécanismes observés dans les forêts à ceux du fonctionnement politique et il montre que les systèmes vivants tiennent moins par la performance que par la robustesse. L'agroécologie, par exemple, vise un rendement stable plutôt que maximal, ce qui maintient la biodiversité et préserve les sols. Il critique l'économie et la gouvernance actuelle centrée sur la performance et le court-termisme.

Hamant propose de s'inspirer des mécanismes de régulation observés dans la nature. En biologie, il observe que l'optimisation extrême fragilise les systèmes. Ce qui permet la survie, c'est la robustesse parce qu'elle accepte la redondance, l'imperfection et la lenteur. Mais surtout, parce que la robustesse accepte la limite, quand la performance, au contraire, pousse à l'accélération et à l'épuisement.

Quand la sève est trop poussée par les engrais, Freud dirait peut-être que cela crée une déliaison. Hamant lui répondrait :

- Oui, pour commencer, cette pression trop brutale brûle les racines, sans compter que la plante devient sensible aux attaques de parasites ...

Deleuze et Guattari parleraient d'une capture des flux du désir, par la logique marchande et Hamant de répondre :

- Bien sûr : la plante perd alors sa capacité d'absorber les nutriments essentiels.

La filiation exige un monde capable d'absorber les crises.

¹⁰ Danièle Epstein, *L'ère de la démesure : croissance et jouissance*, Érès, 2025, 140 p.

¹¹ Olivier Hamant, *La troisième voie du vivant*, Odile Jacob, 2022

¹² Olivier Hamant, *Antidote au culte de la performance, La robustesse du vivant*, tracts Gallimard, n° 50, 60 p.

Pour Sándor Ferenczi, le traumatisme ne réside pas seulement dans l'événement lui-même mais aussi dans le démenti. On trouve ce concept dans son article « *Le démenti, l'hypocrisie et la véracité* »¹³ ¹⁴. Si la perception traumatique est niée par l'adulte, alors une partie de l'expérience devient muette et difficile à symboliser.

Ne vivons-nous pas quelque chose de semblable ? Par exemple, pour éviter d'employer le mot guerre, on parle de « frappes », d'« opérations » ou encore de « ciblage », suscitant l'admiration pour n'avoir fait que quelques morts civils. Dans le Mythe de Sisyphe, en 1942, Camus écrivait : « Mal nommer un objet, c'est ajouter du malheur à ce monde »¹⁵. Le langage protège de l'horreur. Mais ce qui n'est pas nommé ne disparaît pas et circule autrement. Autre exemple de démenti : les jeunes générations perçoivent l'angoisse climatique. Elles savent la précarité du vivant. Et pourtant, le monde des adultes -parce qu'il est déboussolé et désarmé- dénonce mais continue à fonctionner selon les mêmes logiques d'accumulation, comme si la catastrophe annoncée, n'était qu'une abstraction. Ce « comme si » collectif crée un clivage. On constate qu'une part du réel est reconnue, une autre est forclosée dans la jouissance ordinaire.

Dans ce contexte, la filiation devient paradoxale : nous transmettons un monde fragilisé, blessé, tout en demandant aux générations suivantes d'y adhérer, voire de s'y investir avec confiance. Mais un enfant se forme moins par injonction que par imprégnation. Il absorbe une ambiance, un rythme, une tonalité affective, une manière d'habiter le temps et l'espace. Ferenczi a montré que le psychisme ne se développe jamais isolément : il se développe dans un climat relationnel. Lorsque ce climat est violent, traumatique, incohérent, la transmission est entravée. Si la circulation de la sève est mise à mal, une partie des racines ne sont plus connectées à la terre. Soit l'enfant s'y accroche avec force et contrôle sans se laisser nourrir, ou au contraire la fuit par exemple, par toutes sortes d'addictions. Mais lorsque le lien redevient suffisamment fiable, ne serait-ce qu'un peu plus cohérent, quelque chose peut à nouveau circuler et la vie reprend.

La tentation morale est forte face à ce déséquilibre et à cet agencement des désirs qui s'avèrent mortifères : dénoncer vivement bien sûr, mais aussi culpabiliser religieusement ou exhorter fermement. Mais Aurélien Barrau insiste : la seule rationalité critique n'y suffira pas, il s'agit de déplacer le désir.

Du côté de la psychanalyse, la solidité du lien semble capable de résister aux logiques d'accumulation, d'expansion et d'immédiateté. Sa fiabilité pourrait bien lui permettre de tenir et de transmettre. Sur ce point, l'intuition d'Aurélien Barrau rejoint la manière de travailler de François Roustang¹⁶. Selon lui, la transformation profonde ne passe pas non plus par la contrainte argumentative, et encore moins par la performance. Elle passe par un changement d'état. On ne sort pas d'un système en l'attaquant frontalement, pas plus qu'en voulant absolument acquérir une réussite thérapeutique, mais en faisant émerger une autre expérience du monde, un accordage à ses valeurs singulières et à ce qui ressource cette personne-là ou cette culture-là. « Toute la beauté » de René Char¹⁷ peut faire levier.¹⁸

En analyse, la lenteur, l'imperfection et la redondance ne sont pas des obstacles, mais les conditions mêmes du travail psychique. Les fruits ne reviennent ni au patient ni à l'analyste,

¹³Sándor Ferenczi, *Œuvres complètes*, tome II : *Psychanalyse II (1913-1919)*, Payot.

¹⁴ Claire Bokanowski, *L'acte dans la pratique analytique de S. Ferenczi*, 2006.

¹⁵ Albert Camus, *Sur une philosophie de l'expression*, Poésie 44, n°17, p21

¹⁶ François Roustang, *Jamais contre d'abord. La présence d'un corps*, Odile Jacob, 2015, 734 p.

¹⁷ René Char, *Feuillets d' Hypnos*, 1946

¹⁸ « Faire levier » signifie ici permettre un déplacement sans contrainte, à partir d'un point sensible : une expérience qui modifie la vie psychique en transformant la manière dont le monde est ressenti. Une modification du régime de perception peut ouvrir une réorganisation de la sensibilité, condition possible du travail psychique.

mais à l'espace partagé, aux deux inconscients au travail. Au sein de l'espace analytique se déroule une séance comme un temps et un lieu qui rencontre l'histoire du monde. Qu'il soit suffisamment rassurant le rend précieux : c'est une des singularités de cet espace, la parole peut retrouver son rythme propre, elle n'est plus soumise à l'urgence ni à la saturation, elle peut hésiter, revenir en arrière, se transformer peu à peu en pensée.

On pourrait dire que cet espace constitue une zone de ralentissement du monde.

L'analyste est impuissant à arrêter les tempêtes, les canicules et les catastrophes du monde. Mais il peut rendre audible ce qui se transmet sans se dire. Interroger les affects silencieux qui accompagnent le désir d'enfant, ou pas. Explorer pour son patient comme pour lui-même, la culpabilité diffuse et l'angoisse, autant que la persistance d'un élan vital irréductible. Il peut, autant que possible, tenter de préserver les conditions d'une circulation psychique possible au sein de cette crise de la castration symbolique, car transmettre un monde vivable, suppose de renoncer à l'illimitation.

Si la sobriété est vécue comme privation douloureuse, elle sera transmise comme telle, dit Barrau. Si elle est habitée comme intensité plus fine, elle deviendra désirable¹⁹. « Car malgré tout », dit-il, « même dans les pires moments de l'Histoire qui sont abjects et qui doivent être combattus, y compris en ce moment, il y a des épiphanies d'amour. Même là tout n'est pas perdu » conclue-t-il lors d'une interview.²⁰

Par conséquent, comment pouvons-nous nous enraciner quand la terre tremble, se fissure et que nous sommes déstabilisés par les ondes sismiques sous nos pieds ? Quel acte politique l'analyste peut-t-il poser pour lui-même et pour ses patients, dans l'espace même de la séance ?

« Comment réenchanter le rapport au réel et promouvoir une science poétique dans laquelle la connivence entre l'objet et le penseur est remis sur le devant de la scène. »²¹ Remis sur le devant de la scène, s'y remettre.

Pier Paolo Pasolini écrit « Je me mets à écouter Bach. Je me mets à sentir la terre du jardin. Je me mets à penser à des poèmes ou à des romans. Je me mets au silence qui fait d'un matin pluvieux, le début du monde de demain. »

Penser la transmission commence par reconnaître notre inscription dans une histoire bien plus vaste que la nôtre. Et si nous nous y remettons ? « Se demander ce qui est beau, c'est faire la révolution », dit l'astrophysicien et philosophe.

Alors, avec Ferenczi à l'esprit²², je conclurai en disant : la révolution du désir n'est pas spectaculaire, elle est atmosphérique.

¹⁹ Aurélien Barrau et Carole Guilbaud, *Il faut une révolution politique, poétique et philosophique*, Zulma, 2022.

²⁰ Pourtant, de réputation pour le moins pessimiste.

²¹ Aurélien Barrau, *Trahir par fidélité- Contre la fin du monde avec Alexander Grothendieck*, Les Liens qui libèrent, 2020

²² Ainsi qu'avec l'astrophysicien, le biologiste, les poètes et bien d'autres.